

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 47

Artikel: L'écuyer malgré lui
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

me (n'est-ce pas là le plus intelligent des égoïsmes ?). Il ne s'était jamais refusé aucune satisfaction, mais il n'avait jamais manqué non plus de célébrer par quelque cadeau d'importance les naissances, baptêmes, épousailles et anniversaires de ses neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces. Il n'avait jamais compliqué son existence d'aucune aventure, d'aucun mariage, car il craignait pour lui-même les nouveautés. Enfin, il avait toujours fait montre d'un esprit calme, pondéré, rassuré...

Et voilà que tout à coup, sans crier gare Célestin Turbal annonçait ses fiançailles.

Chez les Moreau, qui étaient dans le commerce (haricots secs !) on déclara :

— Il nous joue un vilain tour. Il n'avait que nous et nos deux cousins pour héritiers. Nous comptons sur sa générosité pour nous aider... Il n'y a pas d'autre mot ; c'est un muflé !

Chez les Tissier qui étaient dans la banque on dit de même :

— Nous étions en droit d'escompter un tiers de son héritage. Désormais, rien à attendre de lui ! Il nous a trompés : réellement, il y a là un abus de confiance, une espèce d'escroquerie en somme !

Seuls les Mauriel prirent la chose en plaisantant :

— L'oncle est un rigolo. Il s'est aperçu, avant de mourir, qu'il lui manquait quelque chose. Il se dépêche de se l'offrir. Après tout, s'il est heureux, il a raison !

Le dimanche suivant, les trois familles rendirent visite à Célestin Turbal. Ce n'était plus comme autrefois le désir de se concilier ses bonnes grâces qui les poussait, mais la curiosité, l'impérieuse curiosité. Quand elles furent réunies et après des compliments difficiles à exprimer (oh ! comme ces compliments leur gratèrent la gorge au passage !) les questions s'entrechoquèrent :

— Qui épousez-vous, mon oncle ?

— Est-elle jeune, votre fiancée ?

— Est-elle jolie ?

— Est-elle riche ?

— La connaissons-nous ?

— Et quand doit avoir lieu le mariage ?

Mais le vieil oncle, impassible, souriant et rajeuni (ma foi ! une telle satisfaction illuminait son visage rasé de frais qu'il semblait avoir vingt ans de moins !) le vieil oncle répondit avec une douceur toute parfumée d'ironie :

— C'est une surprise, une bonne surprise que j'ai voulu vous faire, mes chers neveux. Souffrez que je garde quelque temps encore mon petit secret. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ma fiancée...

Il hésita un moment, esquissa un sourire et reprit :

— Ma fiancée est très jeune. Oui, oui, vingt ans à peine ! Très jolie, du moins à mon goût ! mais n'a pas un centime de dot. Peu importe ! j'en ai pour deux. Quant à la date du mariage, elle n'est pas fixée. En tout cas, la cérémonie ne tardera guère et d'ici deux ou trois semaines... je compte sur vous !

On se sépara avec de nouvelles félicitations. (Non ! décidément, ces mots-là étaient durs à passer !) et chacun regagna ses pénates. Quand ils purent parler à leur aise, les mêmes réflexions jaillirent dans les trois ménages :

— Nous sommes refaits !

— La catastrophe est consommée !

— Plus d'héritage à attendre !

— Et maintenant, il faut nous fendre d'un cadeau !

Se fendre de cadeaux quand on a l'habitude d'en recevoir, est une chose cruelle. Les Moreau, oublieux des générosités se décidèrent de n'offrir qu'un objet modeste. Après de longues recherches, ce fut un encrier : (ça, c'était trouvé ! l'oncle n'écrivait jamais !) Les Tissier, mus par les mêmes sentiments, ne se ruinèrent pas davantage : ils envoyèrent une jumelle de théâtre : (la bonne idée ! Célestin Turbal ne mettait plus les pieds au spectacle depuis qu'il s'y était, une fois, enrhumé !) Quand aux Mauriel... Les Mauriel, eux, firent mieux les choses.

Se souvenant de ses goûts de fumeur, ils

adressèrent à leur oncle un fume-cigare en ambre, bagué d'or, chiffré de même, dans un bel étui de maroquin. Presque un présent de roi !

Quelques jours passèrent. La réponse de Célestin arriva par la poste, le même jour, pour les trois ménages. Dans ce billet, identique pour tous, et qu'il avait calligraphié lui-même... (peut-être l'encrier offert par les Moreau l'avait-il inspiré), dans ce billet le brave homme disait :

« Mes chers neveux, votre crédulité est peu flatteuse pour moi. Comment ! vous qui me connaissez, j'ose dire depuis toujours, comment avez-vous pu imaginer que j'étais assez fou pour prendre femme à mon âge ? Non, non, rassurez-vous, je n'en fais rien et reste garçon, vieux garçon comme devant !

» Mais, au cours de ma longue existence, j'ai eu trop souvent l'occasion de donner aux autres sans connaître le réciproque. J'ai donc voulu recevoir à mon tour et juger de votre générosité grâce à ce petit mensonge de comédie.

» Bien que ne me mariant pas, je conserve précieusement vos envois. Ils serviront à me rappeler les divers degrés de l'estime dans laquelle vous me tenez, et pour le dernier cadeau, le grand que j'aurai à faire, ma foi, je m'en souviendrai !

» Votre oncle affectionné, Célestin Turbal. »

Roger R.

L'examineur. — Vous savez, mademoiselle, ce qu'on appelle un corps transparent :

— Parfaitement, monsieur, c'est un corps à travers duquel on voit.

— Citez un exemple.

— Une serrure.

Un paysan avisé. — Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :

— Votre affaire est bonne.

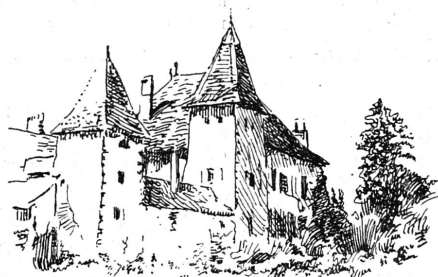
Le paysan le paye et dit :

— A présent, Monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

Chez le pharmacien. — Je voudrais bien une tisane pour mon estomac... J'ai quelque chose là, qui monte, qui descend, puis qui remonte... et tout le temps comme ça.

Le pharmacien réfléchit quelques instants, puis gravement :

— Vous n'auriez pas avalé un ascenseur, par hasard ?



L'ÉCUYER MALGRÉ LUI

L'AMI Fritz, autrefois chef du réseau téléphonique de X... était un citoyen intelligent et jovial, fort répandu dans les cercles et sociétés de la ville. Il passait à tort ou à raison, pour aimer le divin jus de la treille... mais que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! Ce que peuvent dire ceux qui l'ont connu, c'est que Fritz apportait à l'exécution des devoirs de sa charge un zèle et une dignité remarquables. Il croyait à l'importance de ses fonctions et il le laissait volontiers entendre au cours des conversations. Il se plaisait à nous faire, chaque fois qu'il en avait l'occasion, des développements d'onde technique que nous écoutions, bouche bée, avec une admiration feinte ou réelle, dépassant en tout cas notre entendement profane. Tel était l'ami Fritz, téléphoniste accompli, chef de réseau compétent et bon camarade quand il n'abusait pas trop de la patience de ses auditeurs.

En ce temps-là, vivait dans un château sis à quelques kilomètres de la ville voisine de Z... une baronne authentique et riche, qualités qui allaient alors souvent de pair. La noble dame, ayant l'intention de faire installer le té-

léphone en sa résidence, avait prié son architecte, un ami personnel du chef de réseau de faire part à celui-ci de son désir. Fritz répondit qu'il se rendrait volontiers sur les lieux pour étudier la construction d'une ligne et prendre toutes dispositions utiles mais, qu'étant donné la distance de la ville au château, il serait heureux de trouver à la gare un moyen de locomotion. Il convient de dire ici que cette idée lui avait été suggérée par l'architecte, on va voir dans quel but.

Il fut donc décidé que le distingué fonctionnaire se rendrait à Z..., un certain lundi, et qu'un « véhicule approprié » l'attendrait à la station du chemin de fer.

Entre temps, l'homme de l'art, facétieux compère, avait tiré des plans d'un genre tout à fait spécial. Deux ou trois amis communs mis dans la confidence, tous amateurs de petit blanc et de bonnes histoires, se trouvèrent au rendez-vous. Une rumeur mal contenue avait déferlé sur la cité paisible et c'est tout au plus si la fanfare n'était pas sur la place de la gare à l'arrivée du train. Fritz mit pied à terre et se montra d'emblée très sensible aux démonstrations à la fois déferlantes et amicales dont il était l'objet.

— C'est le directeur des téléphones qui va au château ! fit une voix près de lui qui le combla d'aise.

— On va commencer par « boire un verre » ! proposa l'animateur de la journée.

Et comme le chef-téléphoniste s'enquerrait au sujet de la voiture, on lui répondit que le véhicule allait venir.

Une première collation fut prise au buffet, une seconde au café voisin. Le temps s'écoulait, rapide, tandis que contemporains au corps de génie évoquaient de charmants souvenirs et de piquantes anecdotes. Grisé, Fritz vidait son verre en souriant.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un palefrenier apparut conduisant une mule blanche sellée, bridée et prête à partir...

— Messieurs, s'écria l'homme sur le seuil, je suis aux ordres de Monsieur le chef de réseau !

Surpris, Fritz regarda à droite et à gauche. Les visages de ses compagnons ne reflétaient rien d'extraordinaire. Il questionna, désignant le curieux équipage : «... voulez-vous que je monte là-dessus ? »

— C'est évident ! répondit l'architecte, metteur en scène, car on accède au château par un chemin muletier.

Les comparses approuvaient de la tête.

— Mais..., voulut encore objecter l'écuyer malgré lui.

— Ta, ta, ta, pas d'explications, monte là-dessus, tu as l'habitude du manège...

Fritz avait souvent parlé à ses amis de son prix d'équitation ; le moment était venu de leur prouver que ce n'était pas un simple effet de son imagination ! Il frémit. Comme il avait de l'embonpoint et du rhumatisme, l'ascension n'était pas chose facile. En ce moment critique, par bonheur, il revint en pensée certain vieux général escaladant sa monture par un escalier fait de malles d'officiers.

— Allez me chercher un tremplin ! dit-il en s'efforçant de sourire.

Une caisse à macaronis fit l'affaire.

Et lorsque Fritz fut en selle, le cortège s'ébranla.

La suite, intime et peu nombreuse au départ s'allongea avec le parcours. A l'arrivée sur la « place », il y avait foule. Tous ces curieux contemplant l'écuyer, la mule et le palefrenier, riaient et plaisantaient entre eux.

A tous les cafés, il y eut arrêt et nouvelle collation et, pour faciliter les opérations, les suivants emportèrent la caisse à macaronis d'une étape à l'autre.

En peu de temps, à tenir un tel programme, chacun finit par être « très éméché », Fritz, en particulier. Toutefois, l'habitude aidant et avec cette assurance que donne le vin, l'écuyer prenait plaisir à remonter en selle et à caracolier à travers la petite ville au milieu de ses amis.

Toutefois, à la nuit tombante, Fritz s'aperçut

qu'on lui faisait faire, pour la troisième fois, le tour de la localité et que la suite devenait de plus en plus bruyante.

Alors, il se fâcha tout rouge et refusa d'aller plus loin.

L'histoire eut son épilogue dans une cave avec dégustation de saucisses aux choux et de vin nouveau.

Tout s'arrangea. Fritz attendit le lendemain pour se rendre au château mais il y monta pélestrement et sans mot dire à personne.

A. Mex.



LES BRUITS QUI COURENT

CHAPITRE PREMIER

On fait boucherie chez le syndic Vaudroz, à Châteauvieux.

Dès l'aube, les cris aigus du porc que l'on sort de l'étable avaient réveillé la ruelle du Cotterd. Les gamins, friands du spectacle, accouraient, comme moineaux sur un champ d'avoine, et les voisins, compères et commères, gravement, s'exaltaient devant la prestance du héros devenu victime, et qui bénéficiait un peu du respect voué à son propriétaire. Le cochon d'un syndic ne saurait être un cochon ordinaire. D'ailleurs l'animal, couché sur le trabetzet, était vraiment louable, et les commentaires élogieux se succédaient tandis que, dans une buée d'eau bouillante, le boucher râclait la peau rosée.

— Pour un beau caïon, c'est un beau caïon. Qu'en dites-vous, tante Lise ?

— Trois cent nonante-sept...

— Celui de l'an passé pesait les nonante tout rond.

— Engraissé au tout fin.

— De la viande de sorte.

— Une puissante penne.

— C'est la tante Jeanne qui sera contente.

— On le serait à moins, fit une voix claire, tintant joyeuse derrière le groupe de badauds.

— Ah ! la tripière !

— Elle-même.

— Il va y avoir plaisir à travailler ça, pas vrai, Isaline ?

— Avec du bon, on fait du bon, mais il faut ce qu'il faut.

Boulotte, rondelette, le visage encore jeune et frais sous les cheveux blancs, Isaline souriait à voir la belle chair rose apparaître sous le couteau du boucher. Et, dans ce sourire, dans ce regard, il y avait de l'admiration et du respect.

Pour elle aussi, le cochon du syndic était un cochon mis à part. Cependant, en sa carrière, elle avait eu entre les mains, d'innombrables bêtes et souvent fort belles. A dix lieues à la ronde, Isaline Peter était réputée. On la retenait des semaines à l'avance et son carnet de travail était aussi rempli que le carnet de bal d'une jolie fille.

Non seulement elle accomplissait sa besogne en perfection, selon toutes les traditions vaudoises, mais elle mettait à ce faire, une si jolie gâté, une vivacité si communicative, que la maisonnée entière en bénéficiait.

— Quand l'Isaline en est, disait-on, tout va sur des roulettes, les hommes comme le reste.

Et ce matin-là, dans la ruelle du Cotterd, les badauds l'accueillaient, comme toujours, avec plaisir.

La coiffe de soie garnie de dentelles ombrail un peu son front presque sans rides, le châle de laine brune tricotée se drapait sur le corsage de milaine et lui servait aussi de manchon pour cacher les mains piquées par le froid de décembre.

A son bras, Isaline portait le panier couvert d'un linge blanc que relevait, comme un monstre indiscret, le bec de la seringue à saucisses. Elle dit :

— Ce qu'il y a de bon, aussi, chez M. le syn-

dic, c'est que tout est prêt quand on arrive. Il ne manque jamais rien.

Une petite vieille, peu avenante, murmura avec quelque jalousie :

— Pas difficile, dans des maisons comme ça...

Ce « comme ça » symbolisait l'abondance, évidemment, car l'Isaline répliqua en pesant sur ces deux mots :

— Bien sûr, Louise, mais je connais des maisons comme ça où on ne vous donne pas même le nécessaire. A peine si l'eau est chaude et si les couteaux coupent.

— V'la M'sieur le syndic, dit une gamine.

En effet, David Vaudroz venait, lui aussi, inspecter le travail du boucher. Grand et fort, en pleine maturité, les cheveux drus et grisonnants, bouclés comme une toison de brebis, le torse robuste, large, la face glabre avec un nez un peu gros, des yeux gris, malicieux mais point méchants, le sourire accueillant qui laissait voir des dents parfaites, toute l'apparence et l'allure d'un homme sain de corps et d'esprit. Avec son pantalon demi laine brune et son *brustuch* cosu, il apparaissait bien comme le spécimen très pur du paysan vaudois, jovial, un peu railleur sans doute, mais d'amitié solide et de parole inébranlable.

— Bonjour, tout le monde, fit-il en s'avançant dans la ruelle. Ah ! c'est toi Isaline...

— Oui, monsieur le syndic...

— La Jeanne t'attend. Paraît qu'elle a un tas de choses à te dire...

Il riait, un peu taquin, sachant le faible des deux femmes qui, travaillant sans repos, bavardaient de même... Mais l'Isaline ne se laissait pas démonter aisément. Du même âge que le syndic — la cinquantaine tout au plus — les plaisanteries ne l'intimidaient guère.

— Tu voudrais faire croire qu'on cause tant et plus, fit-elle, heureusement que le monde nous connaît... Et puis, après tout autant *batoiller* à la cuisine qu'à la cave... Qu'en dis-tu, syndic ?

David Vaudroz partit à rire.

— Avec toi on n'a jamais le dernier... Va seulement vers la Jeanne. C'est tout du même, elle et toi.

A ce moment une cloche sonna au bourg...

— Eh ! s'écria une voisine, est-il possible ? Déjà l'école, et moi qui oublie...

On ne sut jamais ce que la bonne femme avait oublié, car, prenant ses jupes à pleines mains pour mieux courir, elle partit, suivie des voisins et des voisines, rappelés, eux aussi, aux réalités laborieuses par l'appel du régent. Les gamins, pris de fièvre, s'éparpillèrent et ce fut, pendant quelques secondes, un roulement de *soques* sur les pavés, un concert de cris et de sifflets, accompagnant l'envol des culottes courtes et des robettes. Des poules caquetèrent, ahuries, un chat, épouvanté, bondit en soufflant sur une borne, le chien du syndic aboya et fit gaîment la conduite aux écoliers... Alors les cris redoublèrent mêlés d'un peu d'effroi. Puis le bruit s'apaisa au détour du chemin, et, bientôt, il n'y eut plus dans la ruelle du Cotterd, que le boucher silencieux entassant joliment dans une corbeille garnie de linges propres, les quartiers de ce porc et les *pannes* blanches, d'aspect savoureux.

David Vaudroz était célibataire. Les gens bien renseignés — et Dieu sait si le nombre en est grand à Châteauvieux — prétendaient que vers sa vingtième année, un chagrin d'amour l'avait détourné à jamais de la vie conjugale. Etais-ce vrai ? Etais-ce faux ? En somme, personne ne pouvait se prononcer avec preuves à l'appui, et chacun, en revanche, affirmait avoir toujours connu David Vaudroz, jovial, rieur, aimant le bon vin sans excès, et la bonne chèze sans goinfrerie. Pas trace de tristesse dans sa vie, donc, très probablement, pas trace d'amour déçu. Il avait préféré l'indépendance et, demeuré garçon, il n'était point devenu égoïste, au contraire. Toujours prêt à obliger de ses actes ou de sa bourse, préférant aider par le geste que par les conseils platoniques, si abondants en ce monde mais si peu suivis, il administrait fort bien son domaine et dirigeait aussi bien les af-

fares municipales. Syndic depuis l'âge de trente ans, il était toujours réélu presque sans opposition. Député au Grand Conseil, il y parlait et, même très judicieusement. Et, tout cela, sans morgue, à la bonne franquette, sans phraséologie ambitieuse et pédantesque.

(A suivre.)

F. Amiguet.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine « Le Jardin d'Allah », film artistique et dramatique interprété par Alice Terry, Ivan Petrovitch, Marcel Vibert, réalisé par Rex Ingram. « Le Jardin d'Allah » est un film tout baigné du soleil d'Algérie, où l'amour naît dans les jardins du paradis terrestre qui, par occasion, nous découvre la vie clandestine des quartiers arabes, puis la dévorante fournaise du désert, est un des plus profonds romans d'amour portés à l'écran. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales par le Paramount-Journal.

Cuisine substantielle. Nous mangeons souvent sans beaucoup nous soucier des qualités alimentaires des mets. C'est une faute. Pour qu'un aliment soit digne de ce nom, il faut qu'il nous apporte, nous une forme bien digeste, les substances dont notre corps a besoin, c'est-à-dire qu'il soit **substantiel**. Les Potages Maggi et les Farineux Maggi le sont à un haut degré, et c'est un des nombreux services qu'ils rendent.

PHONOLA-PIANOS

FOETISCH FRÈRES S.A.

NEUCHÂTEL VEVEY

HARMONIUMS

6, Bourg LAUSANNE

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue S. François

Service de table.

Restaurant du Faucon

St. Pierre, 3 Téléphone 29.250

Spécialités : Tripes à la neuchâtoise et napolitaines. — Pieds de porc choucroute fr. 1.50. — Schubling choucroute, fr. 1.50. — Civet de lièvre fr. 3.50. — Hors-d'œuvre 20 variétés pour 2 fr., etc.

KUPFER-FREYMOND.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.